

Raphaël Liogier : « La modernité refuse d'enfermer la transcendance dans l'image d'un Dieu mâle et ombrageux »

Pour le philosophe Raphaël Liogier, la modernité n'est responsable ni du désenchantement du monde, ni des « effondrements écologiques, sociaux et psychiques qui en résultent ». Il estime que nos sociétés ont au contraire tout intérêt à renouer avec la « promesse moderne » d'une « transcendance brute » et émancipatrice.

Propos recueillis par Gaétan Supertino

Publié le 17 septembre 2023

« *La modernité n'est pas ce qui a dégradé le monde, mais c'est elle qui a été dégradée, et c'est ce processus même de dégradation qui a emporté le monde avec lui.* » Sept ans après son ouvrage remarqué *La guerre des civilisations n'aura pas lieu* (CNRS Editions, 2016), le philosophe Raphaël Liogier revient avec ce qu'il considère comme le « *projet le plus ambitieux de [sa] carrière* ».

Khaos, la promesse trahie de la modernité (Les liens qui libèrent, 304 pages, 21 euros) est le premier tome d'une série de quatre ouvrages qui ambitionnent de dresser un diagnostic « *ontologique* » des turpitudes de notre monde. Ce premier opus prend la forme d'un plaidoyer pour la modernité, dont nous aurions trahi la promesse initiale, celle d'une « *transcendance brute* » et émancipatrice.

Pourquoi avoir choisi ce terme de « khaos » ?

Dans l'Antiquité, le grec *khaos*, qui a donné *chaos* en latin, désignait le vide. En français, cela a progressivement signifié quelque chose de négatif et d'effrayant. Cependant, le *khaos* grec, notamment chez le poète Hésiode, renvoie au contraire au vide positif : quelque chose de trop grand pour être limité par une représentation. On peut faire le rapprochement avec la physique quantique, où le vide désigne un univers ondulatoire, débordant, indéterminé, mais qui peut donner naissance à un monde déterminé. Le vide est, au fond, un plein de potentialités.

C'est ce vide universel qui alimente les désirs humains depuis l'origine, et que j'appelle « transcendance brute ». Je dirais que la transcendance brute est une énergie qui n'a pas encore été raffinée par les religions. Les religions négocient avec la transcendance brute pour la limiter et l'exploiter : dans l'espace, avec des églises ou des temples, mais surtout dans sa représentation, à travers le dogme, le rite, l'art et la politique.

Lire aussi l'entretien : Article réservé à nos abonnés « Les nouveaux spirituels rejettent toute institution qui nous imposerait ce que l'on devrait croire »

Ajouter à vos sélections Ajouter à vos sélections

Seuls les mystiques font l'expérience directe de la transcendance brute. Celle-ci est littéralement « transcendante », elle n'a pas de sexe, de genre, de couleur, de culture, de hiérarchie, elle est ouverte à tout et ne peut être contenue dans aucune image, ni celle d'un Dieu mâle et ombrageux, ni aucune autre.

Beaucoup estiment que la modernité nous éloigne de la transcendance. Or, vous affirmez l'inverse. « La modernité ne désenchant pas le monde », écrivez-vous. Quelle serait donc votre définition de la modernité ?

L'originalité de la modernité n'est pas l'élimination de la transcendance, mais de faire sauter les barrières de ses représentations. Selon moi, l'auteur qui définit le mieux la modernité est Emmanuel Kant (1724-1804), qui est très souvent mal compris. Lorsqu'il parle de « foi rationnelle », beaucoup l'interprètent comme une foi dans la raison humaine, et dans elle seule. Or, ce que dit Kant, c'est que si la raison est utile pour comprendre l'ordre des phénomènes, la réalité ne se limite pas à cela : elle dépasse ce que saisit la raison.

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés Dieu et la science : « Le mot de “preuve” ne s'applique pas à l'existence de Dieu »

Ajouter à vos sélections Ajouter à vos sélections

La rationalité est confrontée à de nombreuses impasses, très bien décrites dans la *Critique de la raison pure*, et la foi est nécessaire pour surmonter ces impasses. Kant ne nie pas la transcendance, la foi en un « au-delà » des phénomènes. Il ne l'enferme toutefois pas non plus dans un dogme. Cette promesse moderne va irriguer le XVIII^e siècle et se retrouver jusque dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, qui, rappelons-le, se place sous les auspices de l'Être suprême, ce qui est une manière de désigner la transcendance brute.

En quoi cette « promesse moderne » a-t-elle été « trahie », pour paraphraser le sous-titre de votre livre ?

La promesse moderne va être dévitalisée à partir du XIX^e siècle, avec le positivisme, le productivisme, le technicisme, etc. En bref : avec une vision purement matérialiste, au sens où le monde – l'humain y compris – ne serait qu'un agrégat de matière morte qu'il s'agirait de maîtriser. Si nous ne sommes que matière inerte, il n'y a plus de liberté possible : tout n'est qu'un enchaînement de causes et d'effets, suivant des lois fixes et transposables à tous les aspects de la vie. C'est cette idéologie – qui aboutira à notre société industrialiste actuelle – que je juge responsable du désenchantement du monde. Néanmoins, contrairement à ce que pensent certains, ce n'est pas ça, la modernité.

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés Hartmut Rosa, penseur de l'accélération : « L'accélération conduit à un état d'agressivité, particulièrement sensible chez les individus des sociétés occidentales »

Ajouter à vos sélections Ajouter à vos sélections

La modernité, au contraire, est un enchantement, un déchaînement même, une configuration où tout devient possible. Elle affirme la subjectivité irréductible des existants, qui est la condition de la liberté. Elle affirme aussi que le réel déborde toute définition objective, même si l'objectivité est nécessaire.

Heureusement, cette flamme moderne ne s'est jamais totalement éteinte, et a continué de vivre à travers des noms comme William James (1842-1910), Karl Jaspers (1883-1969), Ralph Waldo

Emerson (1803-1882), Alfred North Whitehead (1861-1947) ou, bien sûr, Henri Bergson (1859-1941) et Simone Weil (1909-1943), pour n'en citer que quelques-uns. Reste que ces résistants ont clairement perdu la bataille... en tout cas jusqu'à maintenant.

Selon vous, cela a aussi des conséquences politiques...

Incontestablement. Nos institutions ont perdu le sens de la transcendance. Elles ne se justifient plus que par elles-mêmes, et non plus en vertu d'un horizon qui les dépasse. Or, sans la transcendance, les moyens deviennent des fins, on cherche l'ordre pour l'ordre, l'argent pour l'argent, la science pour la science. Nos représentants invoquent sans cesse des grands mots comme « liberté » ou « dignité », mais ils ne s'appuient sur rien et, en définitive, personne n'y croit plus vraiment.

Eux n'y croient pas et nous savons qu'ils n'y croient pas – comble du cynisme, ils savent que l'on sait qu'ils n'y croient pas, mais ils continuent de faire semblant. Selon moi, le mépris de la classe politique est lié à ce problème de perte de la transcendance. La démocratie moderne est une expérience mystique, sinon elle n'est qu'un faux-semblant. Ce n'est pas la modernité qui est responsable de cette perte de transcendance et des effondrements écologiques, sociaux et psychiques qui en résultent. C'est sa réduction à un faux-semblant.

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés La religion, l'idéologie, la science... : quand les maladies du « croire » mettent la démocratie en danger

Ajouter à vos sélections Ajouter à vos sélections

Le risque est désormais ce que j'appelle le « retour du refoulé ». Face au règne de la semblance et du divertissement, beaucoup prônent un retour aux traditions, aux identités, à l'« authentique ». Pour autant, il est peu question de transcendance. Or, lorsque l'on cherche la tradition pour la tradition, on s'enferme sur nous-mêmes. On se focalise sur la défense de « notre » identité et on rejette ce qui est extérieur, ce qui nous dépasse.

Le problème, dans notre société mondialisée, est que ce retour du refoulé risque de se produire à grande échelle et d'aboutir à des conflits d'une ampleur inimaginée. Tout le monde peut devenir l'étranger de quelqu'un. Et avec nos moyens technologiques actuels, les conséquences peuvent être catastrophiques.

Vous défendez donc l'idée d'une transcendance « brute ». Mais peut-on conserver un lien avec une quelconque transcendance sans rite ? Sans dogme ? Sans représentation ?

La modernité ne remet en cause ni la pratique ni la possibilité de poser un cadre dans notre rapport à la transcendance. Elle ne met pas non plus en cause la nécessité esthétique, qui est à la base de tout rite et de tout art religieux. L'esthétique, c'est l'expression basique de la transcendance, le désir de dépasser la matière par la matière.

Le pari de la modernité est simplement de nous laisser totalement libres dans notre rapport à la transcendance. C'est l'ouverture à la multiplicité des modes d'être. Evidemment, pour pouvoir être digeste, la transcendance brute se démultiplie à travers différentes identités, qui peuvent s'inspirer du christianisme, de l'islam ou de n'importe quelle autre forme, ancienne ou nouvelle.

Lire aussi l'entretien : Article réservé à nos abonnés « Du balayage au tir à l'arc, toute activité peut devenir une occasion de spiritualité »

Ajouter à vos sélections Ajouter à vos sélections

Dans un esprit moderne, les communautés peuvent se former librement. Là où ça ne va plus, c'est lorsqu'on essaie d'imposer la forme que l'on a choisie, un dogme ou une représentation. La démocratie moderne est le système qui transcende les différences subjectives par le mystère du suffrage universel. C'est aussi ce qui rend nécessaire la neutralité de l'Etat, pour préserver le mystère et ainsi la liberté d'adhérer ou non à une forme déterminée de rapport à la transcendance.

Pour défendre votre propos, vous vous appuyez sur la psychanalyse. Mais au lieu de l'interprétation thérapeutique traditionnelle, vous en faites une interprétation politique... En quoi la psychanalyse peut-elle venir au secours de la « promesse moderne » ?

La psychanalyse n'est pas la psychothérapie. Elle n'est pas concevable en dehors de l'expérience moderne. Elle est même faite pour la modernité, pour assumer l'angoisse du vide. Comme le dit Lacan, il ne s'agit pas d'éliminer cette angoisse, mais d'y faire face : le vertige du vide doit devenir une force. Le problème de notre société est de refouler cette angoisse du vide, fondamentale, et de la voir comme un trou à remplir perpétuellement, par les loisirs, le travail, la consommation, les antidépresseurs, etc. Le refoulement de l'angoisse du vide fait le lit du capitalisme industrialiste. Or, la psychanalyse nous invite à ne pas cacher, mais à embrasser le vertige du vide. Je trouve que c'est un bon message à transmettre à nos politiques.

Angoisse du vide et aussi angoisse de la mort. « La mort est le sujet transcendant par excellence », écrivez-vous. Doit-on aussi changer notre rapport à elle ?

La mort est une autre manière de nommer la transcendance brute. Il n'y a rien de plus réel – tout le monde meurt – et en même temps, cela dépasse la réalité – on ne peut rien en dire de déterminé. Pour filer la métaphore automobile, c'est un angle mort. Si l'on fixe l'idée de la mort, si on la détermine comme le font les matérialistes, elle perd son indétermination, sa transcendance. Elle n'est plus alors ouverture, mais fermeture morbide.

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés Christophe Fauré, psychiatre : « Il se dégage une vraie sagesse des récits d'expérience de mort imminente »

Ajouter à vos sélections Ajouter à vos sélections

La mort devient une réalité à cacher. Il n'y a plus que la sécurité pour la sécurité, la santé pour la santé, la science pour la science, l'ordre pour l'ordre... A rebours d'une telle attitude face à la mort, la modernité fait le pari de l'éternité, dans un sens ouvert, mystique, indicible, où tout peut arriver. Y compris la dissolution du « moi », de notre identité. L'éternité est d'ailleurs différente de l'immortalité promue par certaines religions, qui prétendent décrire ce qu'il se passe après la mort.

Votre ouvrage est très critique envers ce que l'on pourrait appeler les « élites » contemporaines, qu'elles soient politiques, économiques et même scientifiques. Et « l'Etat industrialiste » que vous fustigez apparaît comme un ennemi à combattre partout sur la planète. Ne craignez-vous pas une lecture complotiste de votre livre ?

A la base du complotisme, il y a l'intention maligne supposée – l'idée que les élites mondiales partagent une même volonté et une stratégie concertée. Ce n'est pas mon propos et si j'ai pu le

laisser penser, c'est une maladresse stylistique. Il y a, en revanche, un problème commun, au moins dans nos sociétés occidentales, qui consiste en ce refoulement de l'angoisse du vide et se traduit par la négation de la transcendance brute.

Prenons les dirigeants de Google. S'ils sont souvent, à l'origine, de vrais idéalistes, ils ne peuvent pas s'empêcher de faire le contraire de ce qu'ils visent, à défaut d'assumer la promesse de transcendance qui pourtant les porte. Ils font des retraites zen, discoursent sur la spiritualité, mais ils contribuent néanmoins à l'effacement de l'esprit au profit de l'intelligence artificielle et du culte de l'accumulation de données, qui n'a pas d'autre fin qu'elle-même...

Lire aussi le décryptage : Article réservé à nos abonnés Derrière l'intelligence artificielle, le retour d'utopies technologiques

Ajouter à vos sélections Ajouter à vos sélections

Pourtant, même un certain transhumanisme répond, à l'origine, à une aspiration transcendante – au sens de transcender nos limites physiques –, mais a pu régresser en programme nihiliste de robotisation générale. La critique du transhumanisme, du data pouvoir, du néolibéralisme, sans rien de plus grand à proposer, est d'ailleurs stérile. Le sentiment de la transcendance, au contraire, nourrit le désir humain le plus fondamental d'être plus grand que soi, pas plus massif, pas plus riche, pas plus *successful*, mais plus grand.

Gaétan Supertino